

—Oui, je l'avoue.... parce que je serais morte mille fois plutôt que de flétrir le nom que vous m'avez donné et que j'ai librement accepté !.... Oui, j'avoue cet amour parce qu'il honore celle qui le ressent autant que celui qui l'inspire.... Oui, j'avoue cet amour, parce que vous comprendrez peut-être maintenant que nous devons être à jamais séparés.

—A jamais séparés ! s'écria le duc ; ah ! vous croyez cela, Madame ? Ah ! vous croyez qu'il ne s'agit que d'aimer le premier muguet venu pour venir dire ensuite à l'honnête homme à qui vous appartenez devant Dieu et devant la loi : " Séparons-nous, Monsieur, j'aime avec passion, j'aime avec délire ? " Ah ! vous donnez un crime pour excuse à une séparation sacrilège !... En effet, Madame, il faut que vous aimiez jusqu'à la folie pour oser me tenir un tel langage, pour avoir cru que je serais assez misérable ou assez sot pour consentir à un divorce après un tel aveu....

—Mais que pouvez-vous prétendre, Monsieur, d'une femme qui vient vous dire que son cœur ne vous appartient plus, qu'il ne vous a jamais appartenu ? Après cette terrible explication, pouvons-nous rester sous le même toit.... Eh bien ! j'admets, Monsieur, que vous vous refusiez à un divorce.... demain, aujourd'hui même.... moi et ma tante, n'abandonnerons-nous pas cette maison pour n'y jamais rentrer ?

Le duc avait, peu à peu, repris l'empire qu'il avait toujours eu sur lui, il se calma, ses traits offrirent l'expression d'un rire froid et sardonique, plus effrayant que la colère.

—Il y a du vrai dans ce que vous dites, Madame... Votre tante quitta cette maison ce soir ; mais vous, jamais... Ah ! nous en sommes aux aveux ! eh bien ! tant mieux, Madame, vous me prouvez que nous devons séparer, moi, je vais vous avouer toutes les causes honteuses qui m'empêchent de me séparer de vous.

—Vous m'épouventez, Monsieur...

—C'est un pressentiment, Madame. Ecoutez-moi donc... Je suis fils d'un artisan... J'étais sans nom, sans fortune lorsque la révolution éclata ; je m'y jetai à corps perdu, je fis mon chemin ; l'empereur arriva, il acheva ma fortune. Mais cette fortune était précaire, je tenais tout de lui, je pouvais tout perdre avec lui. Vous avez le cœur tendre, madame, eh bien ! moi, je suis cupide, je suis ambitieux, je suis glorieux. Voilà pour quoi ma position ne me satisfait pas. J'avais des places, et pas de patrimoine ; j'étais duc de Bracciano ; mais Jérôme Morisson n'avait aucune alliance ; sa noblesse d'hier n'avait pas de racines... L'empereur résolut de m'unir à vous, Madame. Ce mariage satisfaisait ma cupidité. L'Empereur vous a rendu à vous et à votre tante, pour plus

de quatre millions de biens fonciers ;... ce mariage satisfaisait mon ambition et ma vanité, car il m'alliait à une de plus anciennes maisons de France, et dans le cas où l'empire ne durerait pas, dans le cas où les Bourbons reviendraient sur le trône, (que vous m'aidiez ou non dans mes projets à l'avenir), je veux ménager *nos parents*, de telle sorte que je trouve en eux les auxiliaires les plus dévoués... si un jour ils m'étaient nécessaires. Voilà, Madame, pour quelles raisons, tant que j'aurai un souffle de vie, tant que j'aurai l'ombre d'une volonté, je ne consentirai jamais à un divorce.

—Eh bien ! Monsieur, s'écria Jeanne,—je comprends tout... maintenant ! Gardez mes biens, je vous les abandonne... Laissez-moi seulement la pension la plus modique... je ne prétends à rien de plus... A ce prix, consentez à notre séparation.

—Si vous aviez la tête à vous, Madame, je pourrais m'offenser de cette offre qui est un nouvel outrage. En admettant même que je fusse assez misérable pour accepter ce que vous me proposez, le divorce me priverait d'une alliance à laquelle je tiens pour mille raisons que je vous ai suffisamment déduites.

—Oh ! mon Dieu ! dit Jeanne en cachant sa figure dans ses mains.

—C'est vous, Madame, qui m'avez donné l'exemple de la franchise. Tant pis si ce que je dis vous blesse. Quant à votre cœur, j'y ai peu compté... Je ne me fais pas illusion, mais je vous croyais des principes assez sûrs pour ne pas craindre de jouer le rôle d'un mari trompé... J'essayai pourtant de vous plaire... je n'y réussis pas... Je me consolai en pensant aux avantages réels que m'offrait notre union... Quoique les airs dédaigneux et les sarcasmes de votre tante me fussent insupportables, je consentis à habiter avec elle, quoique votre intimité avec votre cousin, le colonel de Surville, me déplût. Je vous répète que je vous croyais des principes assez sûrs pour voir cette liaison avec impatience, mais sans crainte sérieuse... Je m'étais trompé... M. de Surville a indignement abusé de la facilité qu'il avait à vous voir.

—M. de Surville ! s'écria Jeanne, stupéfaite... M. de Surville !..

—Eh ! mon Dieu, Madame, je vous crois ; cet amour a été tout platonique, tant mieux... Mes soupçons étaient faux, tant mieux encore... Vous aimeriez mieux mourir que de trahir vos devoirs... tant mieux encore, je le crois fermement. Vous vivrez et vous ne les trahirez pas, je vous en réponds, car maintenant je vous surveillerai... A son retour, M. de Surville ne mettra pas les pieds chez moi ; et dès demain, votre tante quit-